

Colonial Utopia and Mythic Inversion: A Durandian Interpretation of Marguerite Duras's *un Barrage Contre le Pacifique*

Abdelilah Farhi¹

Science Step Journal / SSJ

2025/Volume 3 - Issue 11

To cite this article: Farhi, A. (2025). Colonial Utopia and Mythic Inversion: A Durandian Interpretation of Marguerite Duras's *un Barrage Contre le Pacifique*. Science Step Journal, 3(11). ISSN: 3009-500X.
<https://doi.org/10.5281/zenodo.18164970>

Abstract

This study examines the mechanisms of mythic inversion in Marguerite Duras's *Un barrage contre le Pacifique* (1950), demonstrating how the novel overturns the Edenic myth of French Indochina and reconfigures it as a destructive dystopia through three interrelated registers—topographical, anthropological, and axiological. Grounded in Durandian mythocriticism and drawing in particular on the concepts of the diurnal and nocturnal regimes of the image as well as mythic erosion, the analysis traces the progressive dismantling of colonial symbolic structures within the narrative. At the topographical level, the promised land becomes an uncultivable cadastral trap, where fragile seawalls collapse under the assaults of the Pacific and the slow devastation of devouring crabs. Anthropologically, the novel stages a process of psychic and corporeal disintegration: the mother, drained of her nurturing function, turns into a monstrous figure torn between obsessive accounting and violence, while Joseph and Suzanne embody a sacrificed generation consumed by sterile waiting. This movement reaches its axiological climax in M. Jo's flawed diamond, an anti-philosopher's stone whose illusory brilliance exposes the deep structural corruption of the colonial system. Together, these three forms of inversion shape the novel into a counter-myth of the French colonial imagination, revealing the symbolic processes that sustained collective belief in a utopian illusion.

Keywords

Durandian Mythocriticism, Mythic Erosion, French Colonial Literature, Utopia/Dystopia, Marguerite Duras, Indochinese Imaginary

¹ Doctor of Letters, Faculty of Letters and Human Sciences, Sultan Moulay Slimane University, Béni Mellal, Morocco
ab.farhi@usms.ac.ma
abfarhi@gmail.com

ORCID iD: 0009-0001-8328-391X

Utopie Coloniale et Inversion Mythique: Une Lecture Durandienne d'un Barrage Contre le Pacifique de Marguerite Duras

Abdelilah Farhi

Resumé

Cette étude analyse les mécanismes d'inversion mythique dans *Un barrage contre le Pacifique* (1950) de Marguerite Duras, dans la mesure où le roman opère une transformation progressive de l'utopie édénique de l'Indochine française en une dystopie destructrice ; à cet effet, elle montre que cette métamorphose imaginaire s'organise selon trois registres étroitement articulés — topographique, anthropologique et axiologique — en s'appuyant sur un cadre théorique issu de la mythocritique durandienne, notamment les notions de « régime diurne », de « régime nocturne » de l'image et d'« usure mythique », ce qui permet d'éclairer la déconstruction systématique des structures symboliques coloniales à l'œuvre dans le récit ; ainsi, l'inversion topographique convertit l'espace promis en un piège cadastral stérile où le barrage protecteur s'effondre face à l'assaut conjugué du Pacifique et des crabes dévorateurs, tandis que l'inversion anthropologique met au jour une décomposition psychique et corporelle marquée par la transformation de la mère en figure monstrueuse oscillant entre folie comptaible et violence, alors que Joseph et Suzanne, génération sacrifiée, s'épuisent dans une attente vaine ; enfin, l'inversion axiologique atteint son paroxysme avec le diamant défectueux de M. Jo, véritable anti-pierre philosophale, qui cristallise la corruption structurelle du système colonial sous l'apparence trompeuse de la valeur, de sorte que cette triple inversion érige le récit durassien en contre-mythe littéraire de l'imaginaire colonial français, révélant les mécanismes symboliques ayant rendu possible l'adhésion collective à l'illusion utopique.

Mots clés

Mythocritique durandienne, Usure mythique, Littérature coloniale française, Utopie/Dystopie, Marguerite Duras, Imaginaire indochinois

Introduction: L'utopie Coloniale

La littérature coloniale française du début du XX^e siècle forge un imaginaire édénique de l'Indochine. Les récits de Pierre Loti, les affiches de propagande et les discours officiels dépeignent les colonies comme terres de fortune et d'aventure. Cet imaginaire constitue un mythe au sens où Gilbert Durand l'entend comme récit fondateur qui organise la représentation collective d'un territoire. Le mythe colonial de l'Indochine actualise le schème ascensionnel de l'utopie, cette projection d'un ailleurs meilleur où se réalisent les aspirations refoulées par la métropole. Cependant, le propre du mythe réside précisément dans son impossibilité à conserver sa forme originelle. « Il y a usure de mythe dès que l'on assiste à une forme d'"impérialisme" d'un ou de quelques mythes sur d'autres ou dès qu'il y a déviation au niveau de la colonne mythémique » (Herzfeld, 2019). La plasticité du mythe le rend vulnérable aux transformations, voire aux inversions complètes. Selon Durand, « l'usure, c'est une dérivation qui va trop loin, qui part loin de ses bases », processus au terme duquel le mythe peut se transmuter en son exact contraire. *Un barrage contre le Pacifique* (1950) opère une telle inversion radicale du mythe. Marguerite Duras ne se contente point d'en dénoncer les failles : elle en renverse la structure même. Là où le mythe colonial promet l'ascension sociale et la conquête d'un paradis terrestre, le roman durassien dévoile une descente aux enfers, une chute dans l'abjection. Cette inversion s'inscrit dans ce que Durand nomme le « régime nocturne de l'image » (Durand, 1963), où les symboles ascensionnels se renversent en figures de la chute, de l'engloutissement et de la dévoration. L'inversion mythémique chez Duras illustre ce que Durand théorise comme l'usure par « vidage de la substance mythémique » (Durand, 1996, p. 12) : le mythe conserve son apparence nominale (l'Indochine coloniale) mais se vide de son contenu prometteur pour se charger d'une signification inverse. André Siganos (Siganos, 1993) laisse comprendre chaque reprise de mythe est par conséquent usure de celui-ci dans la mesure où selon lui, le roman serait l'ennemi par excellence du mythe. Le roman durassien pousse cette logique à son paroxysme en opérant une inversion totale : l'utopie se mue en dystopie, le paradis en enfer. Le présent article se propose d'analyser comment Duras opère cette inversion mythémique selon trois axes : la transformation de l'espace promis en piège cadastral (inversion topographique), la décomposition des corps et des esprits (inversion anthropologique), et la perversion des relations humaines par le diamant taré (inversion axiologique). À l'aune du cadre théorique durandien, nous examinerons comment chaque dimension du mythe utopique se transmue en son envers catastrophique.

L'utopie Dévoyée: La Concession, Antichambre de l'enfer

L' ascension rêvée

Le mythe colonial repose sur une structure imaginaire ascensionnelle. Les affiches de propagande, telles que les décrit Duras, actualisent le schème de l'élévation sociale et spatiale. La mère de la narratrice, ancienne institutrice, se laisse séduire par les images où « le couple colonial, tout de

blanc vêtu, se balançait dans des rocking-chairs tandis que des indigènes s'affairaient en souriant autour d'eux » (Duras, 1950, p. 23). Cette scène incarne l'archétype du paradis reconquis : l'homme blanc, délivré du labeur, règne sur une nature généreuse (« bananier croulant sous les fruits ») qui lui prodigue ses richesses sans effort. La référence à Pierre Loti signale l'enracinement de ce mythe dans la littérature exotique fin-de-siècle. Les parents de Suzanne et Joseph sont décrits comme « victimes des ténébreuses lectures de Pierre Loti » (Duras, 1950, p. 23), formule qui révèle le caractère toxique d'un imaginaire littéraire ayant fabriqué une Indochine de pacotille. Le mythe colonial fonctionne ainsi comme un discours performatif : il crée l'objet de désir qu'il prétend décrire. Dans la terminologie durandienne, ce mythe relève du « régime diurne de l'image », structuré par le schème de l'ascension, les archétypes du héros conquérant et du ciel lumineux, ainsi que les symboles solaires de la domination (le blanc des vêtements, l'élévation du rocking-chair). L'utopie coloniale promet une transmutation alchimique : le départ vers les tropiques doit métamorphoser l'ouvrier ou le fonctionnaire besogneux en gentleman oisif. Cependant, comme le rappelle Durand, « l'évolution du mythe peut émerger soit par altération, soit par intrusion au sein des structures mythémiques ». Le mythe exotique ici subit précisément une telle altération lorsqu'il se confronte à la réalité de la spoliation cadastrale. Cette confrontation marque le début de ce que Durand nomme « l'usure », c'est-à-dire une évolution qui s'éloigne excessivement des fondations et donc de la structure primitive du récit mythique (Durand, 1996, p. 96).

La descente cadastrale

L'inversion du mythe s'amorce dès l'attribution de la concession. La Direction générale du cadastre, « n'ayant pas reçu de dessous de table, lui attribue à dessein une concession incultivable » (Duras, 1950, p. 5). Le passage en question condense la perversion du schème ascensionnel : au lieu de l'élévation promise, la famille se voit précipitée dans un territoire maudit submergé systématiquement par l'eau salée du Mékong. Le vocable « à dessein » révèle la dimension intentionnelle du piège. La corruption administrative transforme l'utopie en dystopie méthodique. Les agents du cadastre, qui « tenaient entre leurs mains le marché des concessions tout entier » (Duras, 1950, p. 2), incarnent une figure diabolique : ils sont les maîtres d'un enfer bureaucratique où les damnés paient pour le privilège de leur damnation. Dans l'imaginaire durandien, ils actualisent l'archétype du dévorateur, du Cronos qui engloutit ses enfants. Durand théorise cette inversion comme l'usure par « excès de dénomination » : le mythe conserve son nom (la concession coloniale, la terre promise) mais se vide de sa substance pour devenir son contraire exact. La plaine de Kam fonctionne ainsi comme l'envers exact du jardin édénique. Là où le mythe colonial promet la fertilité naturelle, la concession oppose son incultivabilité. Le paradis tropical se révèle terre stérile. Le mythe s'aliène à son tour.

Sisyphé colonial et l'effondrement annoncé

Le barrage incarne la démesure héroïque face à l'absurde. La mère, animée par une foi démente, mobilise des centaines de paysans pour « protéger ses terres et celles de ses voisins » (Duras, 1950, p. 5) contre les assauts du Pacifique. Cette entreprise actualise le mythe prométhéen du héros qui défie les éléments. Pour les paysans exploités par le cadastre, « les barrages, c'était la revanche » (Duras, 1950, p. 157). Cependant, cette révolte héroïque se solde par une défaite totale. En juillet, « la mer était montée comme d'habitude à l'assaut de la plaine. Les barrages n'étaient pas assez puissants. Ils avaient été rongés par les crabes nains des rizières. En une nuit, ils s'effondrèrent » (Duras, 1950, p. 57). L'effondrement du barrage constitue l'image matricielle du roman : il matérialise l'écroulement de l'utopie coloniale elle-même. Gilbert Durand analyse, dans le régime nocturne de l'image, le symbolisme de la chute et de l'engloutissement. Les crabes qui rongent les barrages actualisent l'archétype du dévorateur grouillant, de la multitude animale qui dissout les structures humaines. Ils incarnent le retour du refoulé naturel, la revanche de la terre contre la prétention coloniale. Leur pullulation signale l'impuissance de la technique européenne face aux forces telluriques. Le barrage s'érige ainsi en anti-monument : bâti pour durer, il ne survit qu'une nuit. Construit pour protéger, il devient le symbole même de la vulnérabilité. Cette inversion radicale transforme le mythe prométhéen en parabole sisyphéenne : la mère est condamnée à rebâtir éternellement ce qui s'effondrera à nouveau, jusqu'à l'épuisement de ses forces et de sa raison. Cette transmutation illustre parfaitement le processus d'usure : dans le personnage de Caïn, si fréquent à l'époque romantique, subsistent la fierté rebelle et le grand refus de Prométhée, mais purement négatifs, sans conservation de l'altruisme philanthropique (Durand, 1996, p. 92). De même, dans le projet de barrage subsiste l'espoir prométhéen, mais vidé de toute efficacité, réduit à sa dimension d'échec annoncé.

La Décomposition Anthropologique : Corps et Psychés Dévastés

Du mythe maternel à la figure monstrueuse

Dans le régime diurne du mythe colonial, la figure maternelle devrait incarner la transmission des valeurs et la préservation du lignage. Cependant, la mère subit une métamorphose inverse : elle se décompose mentalement et moralement, devenant une figure gothique de la folie. Joseph qualifie les calculs obsessionnels de sa mère de « comptes de cinglée » (Duras, 1950, p. 38). Le caractère maniaque actualise le mythe de l'avare pathologique, celui qui accumule des chiffres vides de sens. Suzanne, la fille, franchit un degré supplémentaire dans le diagnostic : « Elle est devenue vicieuse » (Duras, 1950, p. 31). Le vocable « vicieuse » signale la perversion morale, la jouissance morbide tirée du malheur familial. Les crises de la mère, que le médecin fait « remonter à l'écroulement des barrages », révèlent une origine plus profonde : « Tant de ressentiment n'avait pu s'accumuler que très lentement, année par année, jour par jour. Il n'avait pas qu'une seule cause. Il en avait mille, y compris l'écroulement des barrages, l'injustice du monde, le spectacle de ses enfants qui se

baignaient dans la rivière »(Duras, 1950, p. 22). La mère ne distingue plus entre tragédie (les barrages) et envie pathologique (le bonheur de ses enfants). Pour Durand, la mère incarnerait le renversement de l'archétype maternel. Au lieu de nourrir, elle dévore ; au lieu de protéger, elle bat ; au lieu de transmettre l'espoir, elle inocule le désespoir. Elle actualise la « Mère terrible » analysée par Durand, figure qui combine attributs maternels et violence destructrice. Sa métamorphose illustre comment l'échec colonial ne brise point seulement les structures économiques, mais désintègre les identités psychiques. Cette décomposition s'inscrit dans la dégradation de leurs éléments constitutifs, les mythes (Durand, 2020, p. 164), processus qui peut entraîner une altération substantielle de leur forme originelle, les faisant dériver vers des configurations « méconnaissables » (Durand, 2020, p. 164). La figure maternelle, vidée de sa substance nourricière, devient méconnaissable, aliénée dans la violence et la folie.

Joseph et Suzanne

Les enfants incarnent la génération sacrifiée sur l'autel du mythe colonial. Leur jeunesse se consume dans l'attente stérile d'une délivrance qui ne viendra jamais. Suzanne « guette les autos des chasseurs »(Duras, 1950, p. 33), activité qui résume son existence : regarder passer ceux qui ont les moyens de fuir. Le « guet » fonctionne comme une anti-action, une passivité active qui consume l'énergie vitale sans produire de résultat. Cette veille infructueuse actualise le mythe de la sentinelle abandonnée, qui surveille une frontière que nul n'attaquera, qui attend un secours qui ne viendra point. Suzanne guette parce qu'elle ne peut agir ; elle est réduite au rôle de spectatrice de sa propre déchéance. Joseph, de son côté, canalise sa frustration dans la chasse et la violence. Son rapport aux armes et son agressivité envers M. Jo révèlent une masculinité empêchée, incapable de se déployer dans l'action constructive. Les enfants se trouvent ainsi piégés dans une temporalité figée : trop jeunes pour partir seuls, trop âgés pour ignorer l'horreur de leur condition. Au lieu de passer de l'enfance à l'âge adulte par une série d'épreuves initiatiques, Joseph et Suzanne subissent des épreuves qui ne mènent nulle part, qui ne produisent aucune transformation positive. Leur « initiation » consiste à apprendre l'impuissance, à intérioriser l'échec comme horizon indépassable.

Le corps grotesque

La décomposition ne touche point seulement les psychés, elle affecte les corps eux-mêmes. La famille se nourrit d'échassiers, nourriture répugnante qui symbolise leur déchéance. Les pieds de la mère, « durs et rongés par les cailloux du terre-plein »(Duras, 1950, p. 40) témoignent de l'usure physique qui accompagne la ruine morale. Cette corporéité grotesque actualise ces « images de la chute » (Durand, 1963) : les corps s'alourdissent, se dégradent, perdent leur verticalité héroïque pour s'affaisser dans la matière. Le bungalow délabré, la B.12 déglinguée, les vêtements usés forment un microcosme symbolique cohérent : tout ce qui touche cette famille est promis à la désagrégation. L'inversion du mythe colonial s'achève dans cette dégradation matérielle : les

colons « tout de blanc vêtus » deviennent des épaves humaines, rongées par la chaleur, la maladie et le désespoir. L'Indochine, loin d'être le paradis régénérateur vanté par la propagande, se révèle machine à broyer les corps et les âmes. Le vidage de la substance mythémique s'opère (Durand, 1996, p. 101) : le mythe du colon triomphant conserve son nom mais se vide entièrement de son contenu glorieux.

III. M. Jo Et Le Diamant: L'inversion Axiologique

L'anti-héros colonial

M. Jo, lui, incarne l'envers grotesque du héros conquérant. Fils de spéculateur enrichi dans l'hévéa, il ne possède ni la force de Joseph ni l'intelligence. Son diamant, « trois fois plus gros » (Duras, 1950, p. 126) que celui offert à Suzanne compense son insignifiance personnelle. Dans l'économie symbolique du roman, M. Jo actualise la figure du parasite : il vit de la rente coloniale sans avoir jamais produit ni construit quoi que ce soit. Là où le mythe colonial exalte le self-made-man qui forge sa fortune par le travail et l'audace, M. Jo hérite d'une richesse bâtie sur la spoliation. Sa laideur physique et sa médiocrité morale signalent l'épuisement du mythe : la deuxième génération coloniale se réduit à des héritiers décadents, incapables de perpétuer l'élan (supposé) de leurs pères. M. Jo relève, selon Durand, du régime nocturne sous son aspect euphémisé : au lieu d'affronter les ténèbres (comme le ferait un héros diurne), il s'y englu. Son désir pour Suzanne est visqueux, sa stratégie matrimoniale est oblique, sa richesse est molle. Il incarne la chute dégénérante du mythe colonial. Cette figure illustre l'hybridation du mythe. M. Jo constituerait l'imposture du système.

De la clef au « crapaud »

Le diamant fonctionne d'abord comme incarnation suprême de la valeur d'échange. Suzanne le perçoit comme « un objet, un intermédiaire entre le passé et l'avenir. C'était une clef qui ouvrait l'avenir et scellait définitivement le passé » (Duras, 1950, p. 126). Le diamant devrait permettre d'échapper à la malédiction de la plaine. Cependant, M. Jo évalue le diamant à « vingt mille francs » (Duras, 1950, p. 125), valeur qui se révélera illusoire. Les diamantaires découvrent « un défaut grave, un "crapaud", qui en diminuait considérablement la valeur » (Duras, 1950, p. 177). Ce « crapaud » — terme désignant une impureté — fonctionne comme métaphore parfaite de la corruption coloniale : sous l'éclat apparent se cache un vice structurel. La mère établit immédiatement « une relation obscure entre ce défaut au nom si évocateur et la personne de M. Jo » (Duras, 1950, p. 177). Elle formule l'équivalence : « Crapaud pour crapaud, ils se valent » (Duras, 1950, p. 178). La fusion de l'objet et de l'homme actualise, dans la terminologie durandienne, le symbolisme de la souillure : le crapaud contamine tout ce qu'il touche, y compris ceux qui le manipulent. Le diamant taré inverse ainsi le mythe alchimique de la pierre. Au lieu de transmuter

le vil en noble, il révèle que le noble n'était que vile apparence. La vérité du système colonial est dévoilée : sous le vernis de la richesse se cache la fraude.

La scène de violence

L'appropriation de la bague par la mère constitue le point culminant de la déchéance morale. Elle demande « gentiment » à Suzanne de lui confier le diamant, puis « l'avait regardée longuement et elle était devenue saoule. Vingt mille francs, deux fois l'hypothèque du bungalow » (Duras, 1950, p. 135). L'ivresse produite par la contemplation du diamant révèle une « concupiscence jusque-là insoupçonnée » (Duras, 1950, p. 136). La mère franchit le seuil au-delà duquel toute valeur morale s'effondre : elle bat sa propre fille pour conserver un objet volé. « Elle s'était jetée sur elle et elle l'avait frappée avec les poings de tout ce qui lui restait de force. De toute la force de son droit, de toute celle, égale, de son doute. En la battant, elle avait parlé des barrages, de la banque, de sa maladie, de la toiture, des leçons de piano, du cadastre, de sa vieillesse, de sa fatigue, de sa mort » (Duras, 1950, p. 136). La mère justifie la violence par l'accumulation de souffrances, comme si le malheur autorisait l'abjection. Voilà qui actualise le mythe de la dévoration parentale : la mère, au lieu de protéger sa progéniture, la sacrifie à ses obsessions. L'obstination de la mère face aux offres décroissantes des diamantaires — « Moins on lui offrait du diamant, moins elle démordait de ce chiffre de vingt mille francs » (Duras, 1950, p. 178) — montre une logique folle qui la gouverne désormais. Elle préfère conserver un objet invendable plutôt que d'admettre la vérité de sa dépréciation. Le déni parachève l'inversion du mythe : la raison calculatrice, censée guider le colon vers la réussite, se mue en délire comptable qui précipite la ruine. Durand nomme identifie ce phénomène comme « monstruosité sémantique » (Durand, 2020, p. 164), où un mythe, « surchargé d'interprétations diverses, perd son sens originel et sa cohérence symbolique » (Durand, 2020, p. 164).

Conclusion

Un barrage contre le Pacifique opère une déconstruction méthodique du mythe colonial indochinois par inversion systématique de ses structures imaginaires. À l'aune du cadre théorique de Gilbert Durand, cette inversion s'articule selon trois registres complémentaires qui illustrent le phénomène d'usure et d'aliénation mythiques.

Sur le plan topographique, l'espace utopique du jardin édénique se transmue en enfer cadastral. La terre promise se révèle piège administratif, la fertilité rêvée cède la place à l'incultivable, et le barrage protecteur s'effondre sous l'assaut conjugué de la mer et des crabes. Ce renversement actualise le passage du « régime diurne » au « régime nocturne » de l'image : les symboles ascensionnels – élévation sociale, domination territoriale – se renversent en figures de la chute et de l'engloutissement.

Sur le plan anthropologique, corps et âmes subissent une décadence qui inverse le mythe civilisateur. La mère, censée transmettre les valeurs, devient « vicieuse » et « cinglée ». Les enfants, au lieu de s'initier à l'âge adulte, se consomment dans le « guet » stérile. Cette dégradation des figures tutélaires signale l'épuisement du modèle familial colonial.

Sur le plan axiologique, le diamant taré incarne l'inversion parfaite du mythe alchimique. Au lieu de transmuter le vil en noble, il révèle que sous l'éclat apparent se cache le « crapaud » de la corruption. La violence maternelle qui s'ensuit parachève l'effondrement moral : le système colonial produit des monstres qui dévorent leur propre progéniture.

Cette triple inversion fait du roman durassien le contre-mythe littéraire de l'Indochine française. Là où Pierre Loti et la propagande officielle fabriquaient un ailleurs enchanteur, Duras dévoile un non-lieu infernal. Loin d'être simple dénonciation politique, cette déconstruction relève d'une opération mythocritique : elle démonte les structures imaginaires qui ont rendu possible l'adhésion collective à l'illusion coloniale.

Perspectives de recherche — Cette étude ouvre plusieurs pistes d'investigation. D'une part, il conviendrait d'étendre l'analyse aux autres romans du « cycle indochinois » durassien – *L'Amant* (1984) et *L'Amant de la Chine du Nord* (1991) – afin d'examiner l'évolution du traitement mythocritique de l'espace colonial. D'autre part, une approche comparatiste pourrait confronter le dispositif inversif durassien aux œuvres d'autres auteurs postcoloniaux francophones.

Références Bibliographiques

- Durand, G. (1963). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale* (Presses universitaires de France). Presses Universitaires de France.
- Durand, G. (1996). *Champs de l'imaginaire*. Ellug.
- Durand, G. (2020). *L'imagination symbolique* (Puf). Puf.
- Duras, M. (1950). *Un barrage contre le Pacifique* (Folio).
- Herzfeld, C. (2019). Mythodologie et roman. (Le Grand Meaulnes). In G. Cesbron (Éd.), *37 études critiques : Littérature générale, littérature française et francophone, littérature étrangère : Cahier XXVII* (p. 13-51). Presses universitaires de Rennes. <http://books.openedition.org/pur/64364>
- Siganos, A. (1993). *Le mythe du Minotaure dans la littérature contemporaine. Littératures*. https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1993_num_28_1_1617